

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	135 (1990)
Heft:	4
Artikel:	Défense de la Maurienne en 1939-1940 : la fortification, investissement rentable
Autor:	Stroh, P.-G.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-344992

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DÉFENSE DE LA MAURIENNE EN 1939-1940

La fortification, investissement rentable

par le lieutenant-colonel P.-G. Stroh

Le major J. J. Rapin¹ a traité un sujet connexe dans la RMS N° 9 de septembre 1977. Il exposait en particulier l'action glorieuse du sous-lieutenant Prudhon et de ses hommes au fort ancien de la Petite-Turra du col du Grand-Mont-Cenis.

En souvenir de son camarade Paul Chanson qui commandait le fort moderne du Pas-du-Roc, le lt-colonel Stroh a entrepris depuis 1982 une enquête en Maurienne, y visitant les lieux et questionnant les survivants de 1940. Nous publions aujourd'hui sa relation.

La Maurienne est la vallée de l'Arc; en amont de son confluent avec l'Isère, la route compte

74 km jusqu'à Modane où n'existe en 1940 que le tunnel international ferroviaire ouvert en 1871,

97 km pour Lanslebourg où débouche la route du col du Grand-Mont-Cenis menant à Suse en Italie,

130 km au total en haut du col de l'Iseran (2772 m) qu'elle franchit pour revenir par la haute vallée de l'Isère.

Cette vallée présente la dangereuse particularité d'être menacée par l'Italie, non par l'amont, mais sur 65 km à vol d'oiseau de la Levanna à la roche du Chardonnet le long des crêtes frontalières sinuées de ses versants sud. Comme chacune des douze vallées frontalières, la Haute-Maurienne avait été dotée, à leur création en 1888, d'un «groupe alpin», le N° 3, comprenant un bataillon de chasseurs alpins, une batterie et un détachement du génie; en raison de l'étendue de son front, un nouveau groupe N° 3bis fut

chargé de la défense du secteur allant du col de Pelouse (au sud-est de Modane) à celui du Galibier.

L'histoire des relations franco-italiennes fut écrite sur le terrain par la fortification.

I. Les quatre âges de la fortification française des Alpes

En 1860, sous les principes combinés des nationalités et du partage des «eaux pendantes», la frontière s'installait sur les crêtes entre l'Italie et la France; c'était la fin de cette «marche séparante» de Savoie qui, comme la Suisse actuelle, servait de tampon entre les grands.

A partir de 1880, la France a dû répondre au rapprochement de la jeune Italie avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Les troupes alpines créées en 1888 apprenaient au cours de leurs manœuvres à connaître les passages, à prévoir le comportement d'un éventuel assaillant en fonction du terrain, de la saison et des intempéries.

Elles organisaient contre lui des embûches et cherchaient à faciliter leur propre vie en altitude en aménageant des abris et des chemins. Si le général gouverneur de Lyon, commandant l'armée des Alpes, était responsable de l'organisation et de l'entraînement des troupes, il dépendait de Paris pour les crédits et les projets de la fortification permanente, celle construite en temps de paix dont Vauban disait que «la sueur épargne le sang». Dans les Alpes françaises, elle a connu quatre stades successifs de 1880 à 1939:

1. Places et forts du système dit «*Séré de Rivièr*e» du nom du général qui fut directeur du génie jusqu'en 1880; certains organes perpétuèrent cette conception jusqu'au début du XX^e siècle, tant il est vrai que la fortification vieillit peu en montagne (ex.: forts du Télégraphe, de la Turra).
2. Certains forts (Replaton) furent durcis *en béton* après l'apparition en 1885 de l'obus explosif dit «obus-torpille» à détonation retardée.
3. A partir de 1930, la Commission d'organisation des régions fortifiées (la CORF) bâtit dans les Alpes des forts modernes aux passages les plus vulnérables; ce furent en Maurienne les cinq ouvrages d'artillerie du «barrage de Modane», agencés chacun autour de quelques paires de canons de 75 et de mortiers de 81 en casemate ayant les portées suivantes:
 - face à l'Arc: *Saint-Gobain* 4 × 81 3,2 km; *Saint-Antoine* 2 × 75 6 km 2 × 81 3,2 km;
 - face aux cols du sud *Lavoir* 6 × 75 6 km, 4 × 81 3,2 km; *Pas-du-Roc* 2 × 75 6 km 4 × 81 3,2 km;
 - le fort du *Sappey* les protégeant 4 × 75 12 km.
4. Après 1935, les menaces allemande et italienne firent abandonner la construction de forts modernes, en raison de leurs délais de construction; l'effort se porta sur des fortins simplifiés abritant des armes de campagne; leur création fut obtenue par un gros effort de la main-d'œuvre militaire.

Les armes, de types adaptés à leurs missions, étaient inamovibles et précises. Dès le temps de paix, la carte avait été découpée en cartons d'observatoires et de batteries aux coordonnées croisées, tables graphiques de tir; les corrections du moment (aérologiques, poudres, ...) étaient tenues à jour. Les pièces entamaient ainsi un tir d'efficacité sans réglage préalable, sur simple indication des coordonnées données par l'observateur au bureau souterrain de calculs; celui-ci envoyait dans la minute, par transmetteur d'ordres ou par téléphone, les éléments de tirs (gisement et site) à la pièce.

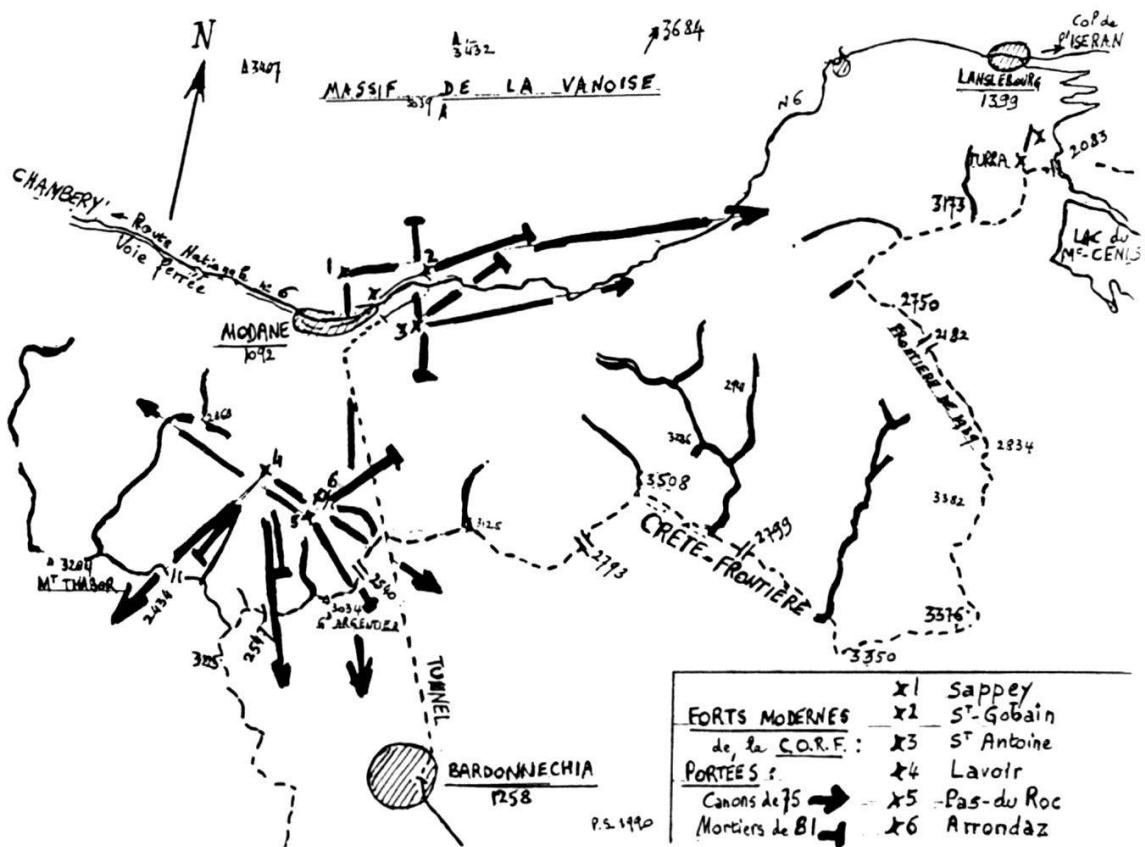
Un réseau téléphonique enterré desservait les forts et les fortins, les

observatoires et les points d'appui des compagnies d'infanterie dites d'intervalle qui guettaient et patrouillaient. Chacun des «abonnés» au téléphone pouvait demander un tir selon des règles qui s'assouplirent au cours de cette courte guerre. En raison de la soudaineté et de la précision des tirs, l'objectif, même inopiné ou fugitif, était encadré par les vingt ou trente premiers coups et il était inutile de continuer.

Du fait de la faiblesse des calibres, nos artilleurs n'hésitaient pas à tirer sur les «bétons» amis; ce procédé était nommé familièrement l'«épouillage». Mettez-vous à la place des Français menacés de près par des Italiens; dans

ces postes en plein champ de bataille, les hommes devaient avoir le cœur bien accroché pour demander à un paisible standard souterrain: «L'ennemi est sur nous! Tirez! Tout de suite!» C'était une question de vie ou de mort.

Le fort du Pas-du-Roc mérite une mention particulière; en raison de son altitude (2400 m), sa construction avait été interrompue sept mois par an et il était inachevé en été 1939; son armement d'artillerie était en place, sans accessoires; le bloc de défense rapprochée n'était pas construit et les fantassins auraient dû installer leurs mitrailleuses dans les rochers dominés de 600 m par le sommet de l'Argentier



plus accessible aux observateurs italiens qu'aux patrouilles françaises. C'est pourquoi le commandement de cet ouvrage fut attribué à la mobilisation au capitaine du génie Chanson de la garnison de Modane; moyennant un appui spécial de ses chefs, celui-ci fit couler en octobre 1939 le béton du bloc manquant autour de ses quatre cloches en acier; il fit terminer les aménagements intérieurs du fort par un personnel en sureffectif et reprit en hiver l'instruction militaire². Le lieutenant Emile Baccard commandait ce bloc 1 en juin 1940. Devenu colonel de réserve d'état-major, il écrivait quarante-cinq ans plus tard: «Enfin Chanson arriva! En juin suivant, sous les impacts des 210 Italiens, les fantassins de l'ouvrage furent persuadés qu'ils lui devaient la vie!»

*
* *

Revenons aux relations franco-italiennes qui motivaient nos défenses; elles avaient passé par des hauts et des bas; depuis l'expédition d'Ethiopie en 1936, le personnage de Mussolini inquiétait beaucoup de citoyens: instituteur à 20 ans, il avait conquis le pouvoir par des initiatives impatientes souvent exagérées; nous nous demandions avec appréhension quelle serait la suivante.

II. Plan de défense de la vallée de l'Arc

La position *défensive principale* de Moyenne-Maurienne contournait

Modane par les cinq ouvrages d'artillerie de la CORF. Ses *avant-postes* étaient à 3 km en avant de celle-ci:

à l'est aux forts sardes de l'Esseillon, au ravin du Nant et à la Norma,

au sud à contrepente le long de la frontière qui, sur 20 km, n'était fortifiée qu'aux cinq «cols du Sud» (alt. 2500 m) sur 6 km.

La *position de soutien*, à 3 km en arrière, aurait couvert de ses feux les forts de la CORF s'ils avaient été submergés.

Le *barrage arrière* comprenait une dizaine de casemates selon une ligne coupant la vallée à la hauteur du fort du Télégraphe.

Dans les zones non fortifiées, l'honneur du contact revenait aux dix sections de 40 éclaireurs-skieurs qui patrouillaient en altitude en prolongeant la surveillance et l'action des points d'appui de la *ligne d'avant-postes*. Malgré les progrès techniques, l'emprise de la montagne maintenait les alternances de lenteurs et de fulgurances de la guerre en altitude comme dans le Karst et en Macédoine en 1918.

En Basse-Maurienne (Thabor), les avant-postes étaient à contrepente aussi près que possible des crêtes frontalières, selon l'enneigement.

*
* *

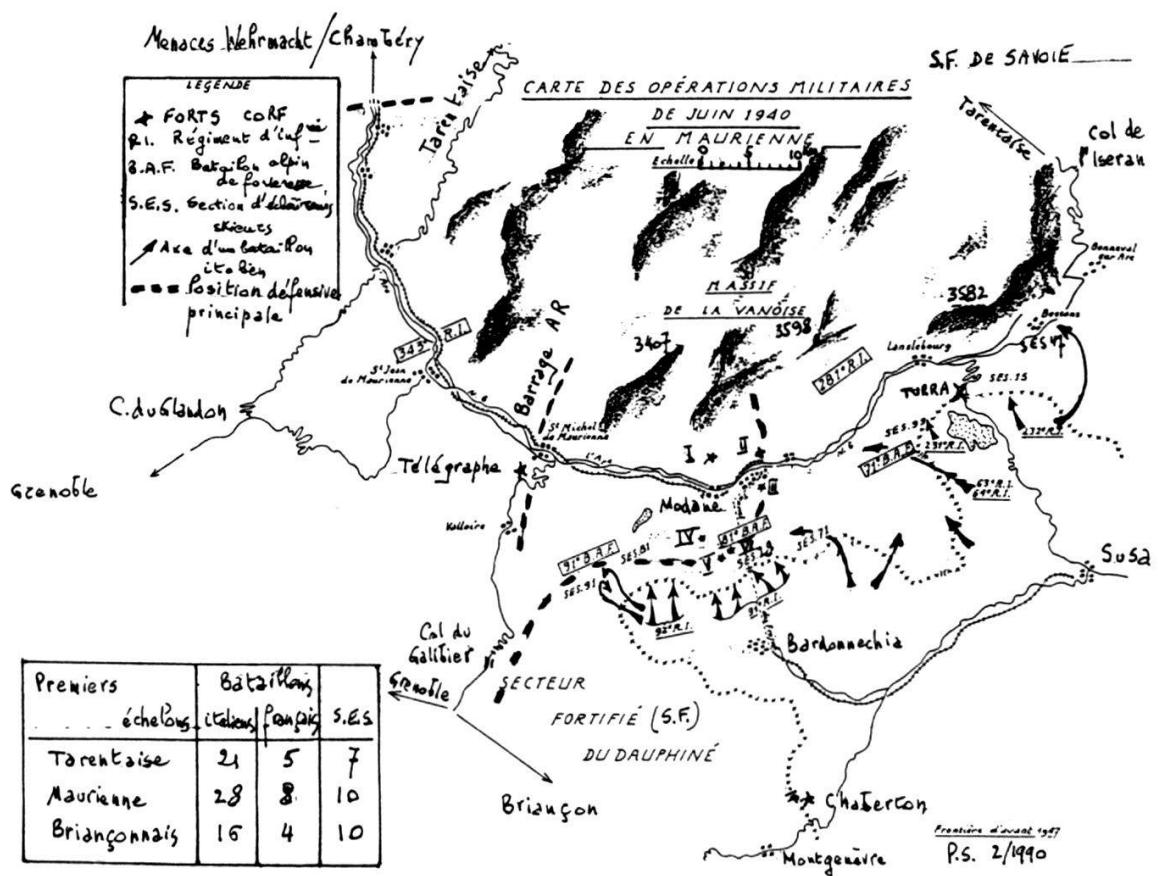
En amont, en Haute-Maurienne, le plan de défense se nuancait selon les effectifs disponibles et les intentions

du commandement. C'est ainsi qu'à l'automne 1939, la 28^e division alpine, exercée et dynamique, avait à Lanslebourg cinq bataillons de chasseurs et que le colonel Béthouart qui les commandait était prêt à descendre à Suse. Après leur départ, puis leur envoi en Norvège, il ne resta dans la Maurienne entière que six mille alpins dont beaucoup en quartiers d'hiver.

Fin avril 1940, la guerre n'était toujours pas déclarée entre la France et l'Italie et les troupes de montagne furent renforcées par la 66^e division dont les unités étaient de série B,

c'est-à-dire pourvues en hommes et en matériels après celles de série A. Leur valeur militaire était inégale. La *Moyenne-Maurienne* conservait sa mission de résistance sur la frontière sans esprit de recul.

En *Haute-Maurienne*, les six sections d'éclaireurs-skieurs recevaient une mission de surveillance; le bataillon de renfort de la 66^e division d'infanterie devait reprendre à la fonte des neiges les travaux de campagne au col du Mont-Cenis; en cas d'hostilités, il exercerait une *action retardatrice* et se replierait méthodiquement en deux



phases sous la protection de trente pièces d'artillerie. Les missions du fort de la Turra, sur son sommet, étaient de durer le plus longtemps possible en renseignant le commandement et en interdisant le passage du Grand-Mont-Cenis; il n'avait aucun espoir de soutien.

Remarques

1. L'abandon prévu de la Haute-Maurienne promettait aux populations et à leurs troupeaux que l'on devait évacuer, une longue période de tribulations et de soucis qui ont marqué les familles et dont elles ne parlent encore qu'avec émotion.

2. *Artillerie.* Le 21 juin, la Maurienne possédait:

30 pièces sous béton des calibres 75 mm et 81 mm (dont 12 vers la haute vallée de l'Arc et 18 vers les cols du sud),

75 canons de 105 L, 155 L&C, dont 27 sans attelage, 1 canon de 340 sur voie ferrée en gare de Modane-Fourneaux,

8 canons antichars de 75 (4 en amont, 4 en aval),

2 canons de 75 de campagne au fort de la Turra,

10 canons de tranchée de 150 mm pour l'action rapprochée des forts anciens,

18 pièces de position de 75 au 155 L sur le barrage arrière (Télégraphe).

3. A la même date, l'effectif de combattants français en Maurienne était d'environ 13 000, dont les 6000 alpins.

III. Intentions et attaques italiennes

Le projet italien³ était de réunir les deux masses qui devaient entrer par le Petit-Saint-Bernard et le Mont-Cenis pour pousser «avec les moyens adéquats sur Chambéry et Lyon». Pendant ce temps, les troupes entrées à Briançon et Nice auraient poursuivi sur Marseille et la Provence.

En face de la Maurienne, la 4^e armée, celle de la moitié nord du dispositif, avait déployé son 1^{er} corps, celui du général Vecchiarelli; entre le Rocciamelone et le Thabor, il devait «pousser en pointe dans la vallée de l'Arc et poursuivre sur Chamousset», au confluent de l'Arc et de l'Isère. En premier échelon, ce 1^{er} corps disposait de deux divisions qui participèrent à l'attaque générale du 21 juin (sept corps d'armée du Mont-Blanc à la mer).

Depuis la cuvette du Mont-Cenis, la division «Cagliari» envoya un bataillon alpin tourner la position française par l'est en passant à plus de 3200 m d'altitude dans la vallée du Ribon vers Bessans; elle échoua sur l'axe principal de la route du Mont-Cenis sur lequel elle perdit entre autres un bataillon cycliste et un escadron de chars de reconnaissance; tous ces échecs furent dus à l'action du fort de la Turra et du fortin des Revêts, qui dispersèrent aussi un bataillon alpin montant au col de la Tomba avec ses mulets.

Par contre, le 21 juin au soir, les premiers éléments italiens ayant bous-

culé à la Tuille une compagnie française, six bataillons de la division Cagliari s'engouffrèrent dans la descente escarpée du Petit-Mont-Cenis. Les éclaireurs-skieurs (trois sections) du 99^e d'infanterie alpine, qui avaient pris douze prisonniers le 17 juin, harcelèrent les intrus, mais durent se replier vers les hauts de Modane à la Repose (1800 m) sur la ligne d'avant-postes prolongeant celle de l'Esseillon. Durant la même nuit du 21 au 22, les obus français stoppèrent à Bramans la pénétration italienne à 3 km en avant de l'Esseillon où elle resta arrêtée.

En glissant vers le Petit-Mont-Cenis, la Cagliari avait cédé sa place devant le Grand-Mont-Cenis à la Brennero qui n'aura pas davantage de succès sur cette route. Derrière elle, la Trento motorisée, accourue depuis Mondovi à 180 km, dans l'espoir d'une percée, dut piétiner à Suse et dans la montée du col.

Dans la vallée de Bardonnèche, l'autre division italienne de premier échelon, la Superga, avait tenté le 20 juin un coup de main avec une compagnie sur le col de la Roue; mais la réaction du fort du Lavoir, immédiate, précise et brève, avait montré que les Français restaient vigilants.

Le 21 juin, neuf bataillons, tenus prêts à neuf cols, descendant à l'assaut sur le versant français; ces attaques sont vaines, excepté les trois suivantes qui donnent de temporaires espoirs à l'envahisseur:

– de part et d'autre de la *roche du Chardonnet*, à 2 km au sud du

Mont-Thabor, par des passages à plus de 2800 m, trois bataillons cheminent lentement en direction de Saint-Michel-de-Maurienne sans attendre leur artillerie enlisée dans la neige. Ils auraient tourné la position de Modane s'ils n'avaient été stoppés avant l'aube du 22 juin par une concentration des canons de Basse-Maurienne – y compris ceux du Télégraphe,

- infiltrés dans le massif du Mont-Thabor, toujours très enneigé, plus de mille autres Italiens créent du tumulte dans la haute *vallée de la Bissorte*; les batteries du Charmaix, de la vallée de l'Arc, du Télégraphe et de Valloire concentrent sur eux leurs feux; des renforts d'infanterie y montent par le téléphérique de l'usine électrique; la section d'éclaireurs-skieurs qui tenait cette vallée les chasse vers leur pays par les passes à plus de 2500 m par lesquelles ils étaient entrés,
- à 7 km au sud-est de Modane, trois bataillons de la division Superga ont passé par des cols à plus de 2800 m; le plus à l'est est descendu vers Bramans se joindre aux unités de la Cagliari; deux autres, entrés par le col de Pelouse, ont la mauvaise surprise de trouver de la neige profonde sur le versant français; une section d'éclaireurs-skieurs les maintient en altitude, ainsi que les tirs de nos batteries de position.

Nous classons dans les tentatives infructueuses les assauts de la Superga sur les cols du sud (Fréjus, la Roue, la Vallée-Etroite); ces passages directs vers Modane justifiaient la persévérance italienne; mais douze actions de vive force furent réduites à zéro par les tirs d'épouillage du Lavoir, du Pas-du-Roc et du Sappey. Des dynamiteros espagnols (peut-être ceux qui s'étaient rendus célèbres au siège de Madrid dans l'hiver 1938/1939), appelés le 24 juin, dernier jour des combats, couronnèrent l'ouvrage du Pas-du-Roc et les fortins du Fréjus et d'Arrondaz à deux reprises. Comme l'a écrit Chanson, «nous laissâmes ces braves emporter leurs morts».

*
* *

Le professeur Vincenzo Gallinari⁴, écrivant quarante ans après, constate qu'en voulant attaquer sur tous les cols du Mont-Blanc à la mer, l'armée italienne a dispersé ses moyens; cet argument paraît exagéré si l'on veut bien considérer que l'Italie pouvait se payer ce luxe, n'ayant pas d'autre théâtre d'opérations en Europe. Si un seul secteur français n'avait pas résisté, Mussolini aurait enfoncé la frontière car la France n'avait plus de réserve. Le professeur salue l'artillerie française qui a causé de grosses pertes et brisé l'élan des assauts; d'accord sur ce point, un officier français d'artillerie m'a expliqué que l'Ecole de tir en montagne de Modane, par ses expé-

riences et ses études, avait fait progresser la précision des tirs français et l'efficacité des obus; il affirme que des projectiles italiens se brisaient dans les ravins sans exploser, ce qui lui fait dire qu'ils avaient peint en jaune la neige du Janus. Un autre artilleur français, celui qui a pointé nos canons de 280 sur le Chaberton, s'est entretenu après la guerre avec des officiers italiens qui estimaient normal de déclencher des bombardements sans observation, ni réglage; c'est ainsi que le Chaberton a tiré dans le vide sur le fort des Têtes de Briançon où on ne trouvait aucun Français; cela expliquerait les impacts du nord-ouest de Lanslebourg mentionnés dans le carnet de Prudhon; il se pouvait que ces obus égarés cherchassent une autre Turra, celle de Termignon, confondue sur la carte avec celle du Mont-Cenis.

Le professeur Gallinari dénonce aussi les lenteurs et les lourdeurs des méthodes de l'état-major italien, les insuffisances des transmissions, le manque d'entraînement au bombardement précis en montagne de l'aviation italienne; ce dernier argument n'a pas son origine en Maurienne où, en fait d'avions, ne sont venus que quelques appareils ennemis de renseignement.

*
* *

En regard de l'offensive italienne, voyons quelle a été l'attitude de l'armée française des Alpes.

IV. Réponses de l'armée française

En mai 1940, des circonstances graves avaient plongé la France dans l'affliction; le 10 juin, les Allemands entouraient déjà Paris; nous n'avions pas besoin du coup bas que nous portait Mussolini par son discours revendicatif nous déclarant la guerre. Ensuite, pendant dix jours, rien n'advin-t; ce temps d'attente contribua à bander les volontés des meilleurs.

Le commandement français interdisait de tirer afin de prouver l'agression des colonnes italiennes et aussi pour économiser les munitions; en effet, la Wehrmacht ayant passé le Rhône à Lyon le 19 juin, nous allions avoir à nous battre sur deux fronts:

- à la frontière, chacun fut attentif à l'affût, laissant l'envahisseur s'approcher à bonne portée de tir,
- en Basse-Maurienne, les cavaliers et les canons antichars divisionnaires formèrent l'ossature de «bouchons» attendant les Allemands sur les routes, tant au fond de la vallée de l'Arc qu'au col du Glandon (2000 m) par lequel ils pouvaient aussi monter de Grenoble.

Centre de résistance du col du Mont-Cenis

Ce nom englobait quatre éléments disparates qui étaient, d'ouest en est :

1. *Le fort de la Petite-Turra*, du type Séré de Rivière avec ses deux mamelons ceints d'un mur crénelé et des casemates à canons camouflées dans la falaise, leurs embrasures tournées vers la route venant de

Rome. Il domine le col internatio-nal; le panorama offre la Vanoise à 12 km, le Grand-Paradis, la pointe de Ronce, Rochemelon, l'échappée sur le Piémont; les observateurs, habitués à paître leurs bêtes sur le versant italien, en connaissaient les ravins et les rochers; les contrepentes faisaient ricocher une partie des obus italiens et cachaient les circu-lations des Français.

La colère froide de notre nation atteignait son paroxysme chez les défenseurs de ces cinq hectares de patrie, exaltés par la mission qu'ils avaient reçue de combattre jusqu'à la dernière cartouche. Le sous-lieutenant Prudhon qui les coman-dait nous dit dans son carnet de combat qu'ils étaient 80, alpins et chasseurs, canonniers du sous-lieutenant Chandesris, quelques sa-peurs du génie aussi.

Ils eurent la chance de n'avoir aucun blessé. L'ivresse de coman-deur de pareils hommes, celle du combat, celle des cimes se lisent entre les lignes de Prudhon; arrivé en avril 1939 en brisant les congères de l'entrée du fort, il se rappelait ces jours comme la meilleure année de sa vie bien qu'il eût gagné à la Turra une ophtalmie qui lui fit perdre un œil par la suite.

Avec audace, les canonniers roulè-rent à deux reprises une des deux pièces de 75 de campagne hors du fort pour chasser des Italiens ve-nant à revers; ils tirèrent en débouchant à zéro les obus fusants,

- c'est-à-dire quasi à bout portant; de leur côté, les quatre mitrailleuses et les deux mortiers de 81 détruisaient les colonnes successives arrivant sur la route; par sa liaison radio réparée après un des bombardements, le fort de la Turra était le principal organe de renseignement du commandement,
2. *le fortin des Revêts*, récent, mais non moderne, composé de quatre petits blocs; défilé aux vues italiennes, il battait le col avec deux mitrailleuses ainsi que la route française à revers. Il était tenu par une vingtaine d'hommes du 281^e régiment commandés par le sous-lieutenant Cavin, venant de la garde-mobile; dignes de ceux de la Turra, ils surent sortir quand il fallut se défendre à l'extérieur pour conserver le respect de l'adversaire,
 3. *la position inachevée des Arcellins*, face au passage du Mont-Cenis; la compagnie qui devait travailler durant l'été 1940 à son renforcement, peu aguerrie, fut repliée le soir de l'attaque italienne du 21 juin, ce qui rend incompréhensible qu'elle ait perdu sept disparus le lendemain dans un blockhaus nommé A2,
 4. *le point d'appui de la Nunda*, à contrepente derrière le col de la Tomba, protégeant le chantier des Arcellins et couvert à grande portée par les mitrailleuses du fort de la Turra. Ses deux sections d'éclaireurs-skieurs furent également retirées le 21 juin au soir.

Finalement, du 21 au 24 juin, le col du Mont-Cenis fut interdit par l'action conjuguée du fort de la Turra et du fortin des Revêts, tenus par cent braves, solution à la fois sage et héroïque!

Repli de Haute-Maurienne

En réponse au discours de Mussolini le 10 juin, le général Olry, commandant l'armée des Alpes à Valence, fit détruire le soir même tous les ponts proches de la frontière; la disparition de ceux de Lanslebourg et de Lanslevillard aggravait les peines de la population en amont dont l'évacuation commençait à peine.

Comme tous les retraits sous la pression de l'ennemi, l'opération s'annonçait délicate; d'autant plus que la manœuvre prévue en deux phases couvertes par 30 canons devenait impossible; le 9^e régiment d'artillerie était parti le 6 juin marcher contre la Wehrmacht. Il avait emmené les 12 canons de 75 de campagne, les plus mobiles des 30 du détachement retardateur.

Le 21 juin au soir, le val d'Ambin étant envahi par 4000 Italiens, l'ordre fut de se retirer en une seule étape d'une vingtaine de kilomètres sur la position des avant-postes de l'Esseillon.

Marchant toute la nuit, cinq des six sections d'éclaireurs-skieurs de Haute-Maurienne vinrent consolider les avant-postes dès le 22 juin au matin:

- les trois sections de chasseurs à l'Esseillon entre Aussois et Bramans,

- deux sections d'infanterie alpine cherchèrent même le contact dès le matin du 27 dans le bois du Nant au-dessus de Bramans,
- la septième remonta le 23 juin, entraînant le bataillon qui avait reflué du Mont-Cenis en désordre et qui était remis en ligne au sud-est de Modane.

Dans la zone de la Norma, sommet tenu par la SES de l'adjudant du 71^e BAF Flammier, il fallait en effet faire *face à l'est* aux Italiens entrés dans le val d'Ambin par les cols du Petit-Mont-Cenis et d'Etache, *face au sud* à ceux du col de Pelouse. Heureusement, cette zone sensible était à portée des canons des batteries de position et de ceux sous béton du fort du Sappey.

Au total, bien qu'effectué dans des conditions peu favorables, le repli se terminait de façon satisfaisante: notre position d'avant-postes se trouvait dans les douze heures renforcée de solides unités alpines, dans les trente-six heures par des éléments moins aguerris, énergiquement ramenés au feu.

En Haute-Maurienne, comme dans les autres zones abandonnées, le repli sous la pression de l'ennemi sur la position de résistance fut une épreuve sévère pour la population.

Comme dans les Alpes-Maritimes et le Queyras, il fut réussi par la collaboration des unités de toutes armes sous un commandement calme et énergique.

Par contre, en Moyenne- et Basse-Maurienne, l'ordre du général Olry de tenir sans esprit de recul la position de

résistance a été appliqué comme dans les autres secteurs.

Crêtes inviolées en Moyenne- et Basse-Maurienne

Nos avant-postes à contrepente y accueillaient les assaillants descendant des cols, souvent invisibles de leurs propres observatoires, donc mal appuyés par leurs canons; nos hommes immobiles et cois attendaient qu'ils arrivent à bonne portée pour ouvrir les feux de mitrailleuses et de pièces d'artillerie. Cette tactique de l'affût s'est révélée fructueuse.

Ce principe admis, il y eut deux rythmes:

A. Guerre vive des forts modernes

Sur le front de 20 km de la roche du Chardonnet à l'aiguille de Scolette, cinq cols à 2500 m (dits cols du sud), groupés sur 6 km, étaient très praticables. Leurs sentiers convergeant vers le défilé du Lavoir et le village du Charmaix permettaient de passer de Bardonnèche à Modane en quatre à six heures. La CORF y avait implanté les deux forts modernes du Lavoir et du Pas-du-Roc, couverts par celui du Sappey, avec dix-huit canons sous béton au total; leur emploi a imprimé à la lutte pour ces cols du sud un rythme accéléré dont rend compte la phrase suivante du lt de Menthière qui commandait le fortin d'avant-poste du col du Fréjus: «La possibilité d'obtenir un tir efficace dans les trois minutes était un élément extraordinaire de sécurité... et ce d'autant plus,

dans notre cas, qu'il n'y avait pas les troupes d'intervalle prévues!»

Le 20 juin, à la reconnaissance italienne à l'aube sur la Roue, la réaction du fort du Lavoir fut si brève que des Français qui dormaient à 500 m en vue des blocs actifs de cet ouvrage ne furent pas réveillés.

Le 21 juin, au col de la Roue, quatre assauts italiens se succédèrent à des intervalles d'une heure et demie à deux heures; chacun d'eux fut stoppé en quelques minutes sur demande précise téléphonée par l'adjudant Lissner qui commandait l'avant-poste; aussitôt les morts et les blessés ramassés, le cycle reprenait. Le col de la Roue et celui de la Vallée-Etroite furent encore assaillis les jours suivants.

Le 24 juin, à deux reprises, le soir comme le matin, l'attaque englobait l'avant-poste du col du Fréjus, le fort du Pas-du-Roc et le petit ouvrage d'Arrondaz; «couronnés» tous trois, ils furent épouillés par le Lavoir et le Sappey (et non pas dégagés par des sorties comme il a été écrit par des historiens méconnaissant les moyens de nos forts).

Tels furent les effets d'armes efficaces mises en libre-service par des transmissions sûres auprès des jeunes officiers d'avant-postes.

B. Guerre classique en altitude

Sur une ligne de crêtes magnifiques culminant à plus de 3000 m, par des cols pour la plupart à 2800 m, ce fut un affrontement de moyens connus perfectionnés depuis 1918 (usage des skis,

multiplication des armes automatiques, progrès de l'artillerie française sur sa rivale). C'était une guerre organisée d'officiers supérieurs collectant des renseignements, les exploitant, manœuvrant leurs troupes et concentrant l'action de leurs batteries en tirs d'engagement, de harcèlement, d'interdiction, de contrebatterie. Dans une bataille lourde de ce type, il faut parfois un long moment pour donner l'alerte: l'éclaireur-skieur dont la section surveillait la haute vallée de la Bissorte mit une heure pour parvenir au premier téléphone. Une autre heure peut être nécessaire pour préparer l'opération. Les échelons subalternes de la hiérarchie, les plus exposés, doivent savoir patienter, ainsi que leurs hommes.

Dans cette même région, à la roche du Chardonnet (2952 m), les Italiens avaient, du 11 au 21 juin, coltiné force matériaux pour bâtir un observatoire en territoire français, dominant la vallée de Valmeinier; en raison de l'enneigement, l'avant-poste français, aux Barmettes, à 3 km au nord-ouest, 600 m plus bas, n'y pouvait rien; il était interdit à l'artillerie de tirer. Le 22 juin, profitant de la dureté de la neige nocturne, deux bataillons ennemis convergeaient avant l'aube sur ces Barmettes. «Que foutent donc nos artilleurs?» A ce cri du lieutenant d'infanterie dans le téléphone, nos canons se réveillèrent et dispersèrent les intrus dont douze furent faits prisonniers. Le fameux observatoire fut détruit dans la matinée par nos

obus. C'est ainsi que se termina le raid en altitude de trois bataillons d'alpins qui espéraient frayer par surprise le chemin de Saint-Michel-de-Maurienne à la division Superga. Tel fut pris qui croyait prendre.

V. La bataille de Modane n'a pas eu lieu

Le 24 juin 1940, voici la situation des assauts italiens sur leurs quatre principaux axes:

- au *Petit-Mont-Cenis*, 6000 Italiens de la «Cagliari» avaient dévalé par les sentiers jusqu'à Bramans; ils y piétinaient sous nos obus et sans s'approcher de nos avant-postes de l'Esseillon,
- au *col du Grand-Mont-Cenis*, cent Français décidés barraient la route internationale depuis quatre jours à 25 000 hommes des divisions «Brennero» et «Trento» (celle-ci motorisée),
- aux *cols du sud*, les douze attaques de vive force des forts modernes français par la division «Superga» avaient été autant de déconfitures,
- dans le *massif du Thabor*, la tentative en altitude vers Saint-Michel-de-Maurienne avait été déjouée.

Sur les axes secondaires:

- dans la haute vallée de la Bissorte, les assaillants repassaient en Italie,
- la vallée de Névache communiquant avec Bardonnèche par le col le plus bas de la chaîne des Alpes, le Pas-de-l'Echelle (1766 m), pouvait être le théâtre d'infiltrations mena-

çant également les deux secteurs du Briançonnais et de Maurienne; les troupes du premier ayant contenu les éléments italiens, le second avait fait l'économie d'une contre-attaque,

- au sud même de la ville de Modane, deux bataillons piétinaient dans la neige profonde et souffraient de la faim et de gelures (143 «congelati» allaient être évacués après l'armistice vers les hôpitaux français).

*
* * *

Le commandement français pouvait concentrer son attention sur la haute vallée de l'Arc en prévision de la rupture du bouchon de la Turra; les avant-postes de l'Esseillon étaient maintenant pourvus de troupes solides; la position de résistance était renforcée. Les ouvrages CORF de Saint-Gobain et de Saint-Antoine n'avaient pas encore tiré car aucun Italien n'était encore entré dans leur champ de tir.

Si l'armistice du 25 juin n'avait interrompu les hostilités, nos camarades alpins étaient décidés, comme nous l'étions dans les forts de l'est de la ligne Maginot, à se battre jusqu'à la dernière cartouche; ils étaient évidemment encore plus courroucés et indignés que nous contre l'Italie; j'insiste sur ce point car les jeunes générations éprouvent de la peine à comprendre qu'il survient des moments où les meilleurs voisins en viennent aux mains.

VI. Conclusions

Citons le lt-colonel Laflaquière qui commandait la 30^e demi-brigade alpine de fortresse, celle de Modane : « Nous avions en gros 50% d'active dans les ouvrages et 40% d'active dans les intervalles. On peut estimer à 70% le contingent fourni par la Savoie, la Haute-Savoie, l'Isère. 50% des officiers, sous-officiers et troupe ont leur femme et leurs enfants dans la vallée. Si parfois cette situation peut pousser à quelques absences illégales, elle entraîne comme contrepartie la volonté d'arrêter l'ennemi à temps pour qu'il ne ravage pas la ferme. »

... « Les pertes françaises ont été : 2 civils à Modane, 1 tué et 12 blessés, alors que, en serrant au plus près les renseignements obtenus, il faut estimer à 3000 les pertes italiennes. Si l'artillerie italienne a mal tiré, elle a tiré beaucoup et, de ce fait, de nombreux obus sont quand même tombés sur les ouvrages. Aucun dégât sérieux n'a été constaté sur les ouvrages CORF. Notre artillerie a consommé 20 631 obus dont 9661 de 155. Le tir parfaitement contrôlé par nos observatoires, dont aucun n'a été gêné un seul instant, était fort bien ajusté. »

*
* * *

Nous avons suffisamment exposé les événements pour faire apprécier avec quelle énergie, sous l'autorité du général Boucher commandant la 66^e division, le colonel Laflaquière

avait appliqué le plan de défense dont il était responsable dès le temps de paix. Après une période d'attente, la guerre défensive n'a duré que quatre jours :

- les éclaireurs-skieurs ont pratiqué avec maestria ce que Denfert-Rochereau nommait en 1870 la *défense extérieure active*,
- l'artillerie de position et l'infanterie des intervalles ont mené une *lutte méthodique classique de montagne* pour contenir une invasion générale supérieure en nombre, ardente malgré ses imperfections,
- dominée de 600 m par les observateurs italiens qui réglaient sur elle les tirs de projectiles de 210, la *carapace étanche* du fort moderne du Pas-du-Roc a fait mentir l'adage que « celui qui tient les crêtes a le dessus »,
- enfin (dernier point que le colonel Laflaquière a ignoré parce qu'il avait dû fin juin 1940 démobiliser et disperser les officiers et les hommes de la position en vertu des clauses de l'armistice), les trente pièces sous béton des forts de la CORF, mises à la libre disposition des éléments français au contact, avaient imprimé à la défense, dans leur rayon d'action, un *rythme aussi rapide* que celui qu'avaient innové en 1939 en Pologne les chars des grandes unités blindées.

*
* * *

Le mépris de la France envers le Gouvernement italien était partagé par les neutres, y compris Roosevelt, et beaucoup en Allemagne auraient apprécié que Mussolini reçoive une plus longue leçon de conduite militaire des armées.

La France avait encore des atouts!

S'il s'était trouvé un homme politique pour le comprendre et pour agir, le sursaut des frontières fortifiées aurait pu susciter un redressement d'une nation qui possédait encore sa marine; le rôle des plans de défense, des remparts et des réduits est de retarder le dernier quart d'heure dans l'espoir qu'il devienne favorable; l'armistice du 25 juin a interrompu ce processus de la dernière chance.

BIBLIOGRAPHIE

- ¹ Major J.J. Rapin: A propos de la bataille des Alpes de 1940, avec 4 cartes de Maurienne. RMS N° 9, sept. 1977.
- ² Lt-colonel P. Stroh: Souvenirs de la guerre de 1939/1940 de l'ingénieur-général Chanson. Bull. de liaison du Génie Vauban N° 3, 1984.
- ³ Lt-colonel Pederzani de l'EMG italien: Rapport de synthèse du 9 mai 1941.
- ⁴ Prof. Vincenzo Gallinari: Le Operazioni del Giugno 1940 sulle Alpe Occidentali. Ufficio Storico Roma, 1981.
- ⁵ Colonel Rocolle: 2000 ans de fortification française, Lavauzelle, *en réédition*.
- ⁶ J.Y. Mary: La ligne Maginot, Sercap, 149, avenue du Maine, 75014 Paris, *en réédition*.
- ⁷ Lt-colonel Ph. Truttmann: La muraille de France, Gérard Klopp, rue de Longwy, Thionville, *en réimpression*.
- ⁸ Général Plan et Eric Lefèvre: La bataille des Alpes (10-25 juin 1940), Lavauzelle 1982.
- ⁹ Henri Béraud: Bataille des Alpes-Album mémorial, Edit. Heimdal à Bayeux.

Cet article et un autre qui paraîtra prochainement dans nos colonnes font l'objet d'un tiré à part commandé par l'amicale des anciens du Secteur fortifié de Haguenau. Le titre, en page de garde : « La ligne Maginot a rempli sa mission. » Comme quoi nos voisins commémorent aussi ces années tragiques.

DermaPlast.
3 raisons d'y panser:
Dermophile.
Avec désinfectant.
N'adhère pas à la plaie.
**Seulement en pharmacies
et drogueries.**

